

10

informations correspondance ouvrières

Regroupement Inter Entreprise

SOMMAIRE

DISCUSSION

quatre textes pages I, 2, 3, et II

UNE EXPERIENCE OUVRIERE

suite d'un débat p I3

SOMMES NOUS ENCORE DES HOMMES ?

texte de H. Marcuse p I7

LE MIRAGE DE L'ETRANGER

p 20

LE NUMÉRO

mensuel

0,50 F

NUMERO 52

AOÛT-SEPTEMBRE 1966

DISCUSSION

Les quatre textes qui suivent ont été écrits par de jeunes camarades ouvriers ou employés, non pas "à la demande", mais parce que ces camarades, qui sont ou avaient été en contact avec ICO ont tenté de traduire quelle était leur vision d'homme dans la société présente.

S'il y a des critiques ou une synthèse à faire, c'est de tous les camarades qu'elles doivent venir et non d'un quelconque penseur patenté. Le débat peut durer longtemps, pas pour fixer une ligne mais pour que chacun puisse voir pour lui-même ce que signifie sa propre activité dans et hors d'ICO.

C'est cette seule réflexion qui peut nous faire progresser.

TEXTE I

" IL S'AGIT DE NOTRE VIE DE LUTTE AU RAS DES PAQUERETTES AVEC CE QUE CELA COMPORTE D'ESPOIRS ET DE DON DE SOI".

J'ai mis du temps pour vous écrire, mais il fallait bien que je me décide un jour. Si je me suis accordé un an de réflexion, ce n'est pas parce que je n'étais pas d'accord avec votre action. Mais plutôt, je tentais de résoudre au mieux le problème: comment mener notre action?

OR, il est un écueil qu'il faut absolument éviter: le militantisme professionnel, parce qu'il va à l'encontre du but recherché. D'abord parce qu'il renouvelle la farce du bon petit révolutionnaire qui éclaire le peuple, ensuite parce que tout le monde se méfie des militants de service, de quelque bord qu'ils soient, et ils ont bien raison- enfin, il faut éviter de se faire coller l'étiquette "anarchiste", car on se voue alors à la stérilité, le terme d'"anarchiste" a pris une telle valeur péjorative qu'il ne fait pas bon s'en habiller.

Aussi, qu'ai-je fait en deux ans de boîte à Marseille? Rien, sinon tissé un réseau de sympathies afin que, chaque fois que j'ouvre ma gueule, ce ne soit pas l'"anarchiste" ou le "trotzkiste" qui parle, mais un gars qui défend ses intérêts. Les provocateurs (ex: les gars de Lyon qui vous écrivent) ne provoquent personne, car ils sont vite classés, étiquetés par l'exploité moyen; on désamorce la charge explosive, le pétard fait long feu. Les gens sont à un tel degré d'apathie qu'ils ne se révoltent pas à la première occasion, et pour cause: ils en ont tellement vu, de ces telles indignations qui avortent, qu'ils sont plongés dans l'indifférence la plus étale. Foutaise que toutes les provocations! La lutte se mène au jour le jour, et la seule arme est la patience: il faut être prêt au moment de la lutte (grèves, licenciements, etc), mais on ne peut pas la provoquer artificiellement. Ceux qui veulent à tout prix porter la révolution dans leurs bras devraient comprendre qu'ils font fausse route avec ICO.

Nous devons nous résigner à des combats minuscules. Se résigner n'est pas le mot. Il s'agit de notre vie de lutte au ras des pâquerettes, avec ce que cela comporte d'espoirs et de don de soi. Des Lénine de service, il y en a suffisamment à la Voix Ouvrière.

Marseille - juin 66

TEXTE 2

"NON PLUS DANS LE CADRE RESTREINT ET INEFFICACE DE LA POLITIQUE ET DE L'ECONOMIE MAIS DANS LA CONTESTATION RADICALE ET PERMANENTE DE LA VIE QUOTIDIENNE ET IMPOSEE".

Questions Pratiques D'Organisation et D'Action.

I- Nécessités pour une organisation commune et organisée

Une action commune nécessite une conception commune des buts et des besoins à réaliser sur une base d'accords maximum pour le présent qui ne constitue qu'une plate-forme minimum pour l'avenir. Les possibilités de participation ne repose donc pas sur des critères de formation ou d'éducation même révolutionnaires mais sur une conscience des besoins (sur un contenu social et humain commun).

Ce mode de regroupement a le double avantage d'éliminer les individus cultivés et suspects et de supprimer la hiérarchie organisationnelle et traditionnelle qui a l'habitude de tenir compte de la culture et de l'origine des gens, conceptions assez conformistes de considérer les choses et les gens.

- Pour ce qui est du niveau théorique je pense que la conscience des besoins l'entraîne.

- J'entends par besoins conscients également conscience des moyens de les réaliser.

- Il ne s'agit pas des besoins biologiques nécessaires à la survie mais des besoins sociaux et humains nécessaires à la vie.

- Il ne s'agit pas de besoins universels par définition mais des besoins communs à un groupe d'individus, le fait que ce soient des besoins absolus n'a rien à voir, l'essentiel étant qu'ils soient ressentis. De toutes façons la difficulté et même l'impossibilité de les satisfaire la nécessité d'abondance pour les réaliser peut suffire à les qualifier de révolutionnaires.

Notre action n'a pas pour but le recrutement des gens à qui nous nous adressons, il ne s'agit pas de la formation d'une élite ou d'un commando de chocs nous ne voulons pas de partisans et en dehors de la guerre sociale que nous sommes obligés de livrer les seuls rapports que nous acceptons sont des rapports totaux et égalitaires formes de relations inconnues jusqu'à nos jours.

2- Notre position sociale

- avant-garde de la classe ouvrière ou
- avant-garde d'une société sans classe.

3- Notre position face aux organisations révolutionnaires ou réformistes.

- attentisme et concessions à certaines d'entre elles
- les rejeter en bloc comme faisant parties de la totalité d'une société partiellement dépassée (par nous).

4- Notre position face à la classe ouvrière

- soutien total à tout mouvement autonome progressiste?
- pas d'attentisme ni de concessions face à l'apathie actuelle, l'apathie explicable (c'est un autre problème) du mouvement ouvrier n'est pas notre engourdissement à l'inverse des révolutionnaires qui en sont réduits à faire du néo-conformisme et qui malgré cette prostitution n'obtiennent pas le moindre sourire des ouvriers. Donc abandon de la pratique traditionnelle de militantisme en usine à tout prix, de formation et d'éducation du prolétariat. La conscience de classe étant une chose et la nôtre une autre, tout au moins dans le présent.

"L'émancipation des travailleurs
De toutes façons le prolétariat doit disparaître.

5- Le niveau de notre action

au niveau de nos besoins (les plus conscients, les plus radicaux) sans concessions à l'individu moyen.

6- Où se situe notre action

Non plus dans le cadre restreint et inefficace de la politique et de l'économie mais dans la contestation radicale et permanente de la vie quotidienne et imposée à l'inverse des révolutionnaires qui rivalisent sur le même plan que les classes dirigeantes en ce qui concerne la justesse de la doctrine et de l'action économique et qui s'en remettent à l'artiste au scientifique au travail divisé en général pour ce qui concerne une critique de la culture.

(voir la piteuse affiche de V.O. sur la "Religieuse")

7- Contre-quoi et pourquoi est dirigée notre action, en quoi consiste-t-elle?

- Partout où une remise en question, un dépassement, une destruction est possible.

Les moyens en sont: une diffusion de notre théorie et de notre pratique sous toutes les formes possibles personnelle ou organisationnelle (journaux, affiches, tracts, dans le domaine anti-culturel de l'anti-chanson, l'anti-roman, l'antipoésie, l'anti-peinture, l'antiphilosophie, l'antiscience, l'Antille et lentilles, etc)
Une action directe et violente contre la mystification et l'aliénation dans tous les milieux

possibles: salles de spectacles, transports en commun, usines nationalisées ou privées, tour eiffel, pissotières, etc, etc, etc...

Bien que nos besoins puissent paraître futuristes anticipationnistes, ils ne s'en appuient pas moins sur une réalité existante, la conscience de nos besoins nous donne la solution de leurs satisfactions (dans le futur).

il est évident que ces points d'action ne sont que des moyens face à la réalité présente, le but de ces moyens étant l'exécution radicale de cette réalité pour une société sans classe ou hiérarchie une société vivante de participation totale.

REVENDICATIONS PRIMAIRES NE FIGURANT PAS SUR LES CAHIERS CEGETISTES OU TROTSKYSTES

- Pour l'automation systématique de toutes productions
 - Pour la suppression de la famille sous toutes ses formes
 - Pour la suppression du travail
 - Pour la suppression de l'éducation nationale
 - Vu le niveau de vie de notre société abandon de la construction de mitraillettes au bénéfice des bombes atomiques
 - Pour suppression des Bombes atomiques
 - Pour la suppression des classes
 - Pour la suppression de la hiérarchie
- etc etc etc

A constater le caractère constructif du mot "pour"

- Paris, avril 66 -

TEXTE 3

"QUE SERAIT, EN DEHORS DU TRAVAIL, LE CONTENU DE LA VIE AUTOGERE"

L'autogestion est depuis quelques années la coqueluche de la gauche (l'autogestion en Yougoslavie, l'autogestion en Algérie, Daniel Guérin...) l'autogestion devient une valeur boursière au même titre qu'un investissement à Simca-Industrie, ou ce qu'on voudra, une opération rentable, on va bientôt voir fleurir les millionnaires de la gestion ouvrière.

Que cela se fasse dans une confusion indescriptible n'a rien d'extraordinaire, ni que le point de vue de classe soit relégué dans les oubliettes de l'histoire (par exemple quand on confond la volonté de décentralisation russe, qui n'est que volonté de gestion locale par des bureaucrates, avec de l'autogestion ouvrière!). N'insistons pas. Ce qui importe est que la gestion de la production par les ouvriers et les employés (et non par des cadres ou des spécialistes agissant en leur nom) reste le seul contenu valable de l'autogestion, et la condition sine qua non d'un pouvoir ouvrier. Même conçue ainsi, cette autogestion du travail pose des problèmes:

Le travail dans cette société est par définition parcellaire. La gestion ouvrière de ce travail est sans doute nécessaire; que l'ouvrier qui travaille sur une chaîne ait une vision d'ensemble de cette chaîne, de ce processus, n'est pas indifférent. Mais cela ne suffit pas à développer des capacités gestionnaires suffisantes. Pourtant, il nous semble que les idées de Cardan et Mothé sur ce problème se limitent là. (voir notamment les articles de la revue Socialisme ou Barbarie)

En fait, cette gestion n'est-elle pas déjà réalisable dans le régime capitaliste. Dans les maisons d'assurances (et dans d'autres branches de plus en plus nombreuses) on demande aux rédacteurs d'être polyvalents. Ainsi dans certains secteurs, les employés réalisent eux-mêmes un processus complet, auquel le chef de service n'a plus qu'à apposer une signature. Que l'employé gère un contrat de sa création à sa résiliation est une gestion bien parcellaire dont le patronat s'accommode fort bien. L'autogestion parcellaire est donc insuffisante, elle n'est même qu'une illusion.

D'ailleurs le gaspillage est tellement le lot de la production capitaliste, qu'elle soit privée ou bureaucratique, qu'une grande partie en est inutile ou irrationnelle. Dans une société aux mains des ouvriers, il n'y aurait plus à gérer les secteurs du commerce, des assurances, des banques, et parfois de l'industrie (arsenaux, force de frappe, voire satellites etc..) soit que ces emplois disparaîtraient, soit qu'ils seraient reconvertis, par exemple dans le commerce, remplacement de la comptabilité actuelle, par la statistique.

Est-ce suffisant de revendiquer l'autogestion d'entreprises qu'il s'agit précisément de supprimer?

D'ailleurs le but d'une société libertaire n'est-il pas de supprimer progressivement le travail?

Bien sûr, l'idéal n'est pas de mener une vie de chaise longue, il y aura encore de l'activité, plus que jamais même, mais on ne saurait la considérer comme travail. Qu'on pense à la signification historique du travail, et aussi à l'étymologie même du terme (le mot vient, il nous semble, de l'expression "trois-pieux", nom d'un instrument de torture, et par extension la souffrance et la torture elle-même). Autant dire que la suppression du travail est le projet des révolutionnaires; la revendication d'auto-gestion ouvrière du travail est fondamentale et nécessaire, mais en voit les limites. Une révolution ne sera possible que le jour où les germes positifs de cette révolution existeront dans cette société (Cronstadt en Russie, l'Espagne en 1936, ou la Hongrie de 56 sont des insurrections admirables, mais certainement pas des révolutions au sens où nous l'entendons) c'est à dire que d'un jour à l'autre, les ouvriers ne seront pas capables de gérer le travail s'ils n'ont pas commencé avant, ils ne vivront pas d'une manière différente s'ils n'ont pas déjà commencé à le faire avant. En définitive, ils ne perdront pas leur statut de prolétaires, but de la révolution - parce que concevoir le socialisme comme une dictature du prolétariat, alors que c'en est la suppression, c'est une grotesque et tragique méprise - s'ils n'ont commencé avant à perdre ce statut. Les prolétaires ne feront la révolution que si déjà dans

cette société, ils ne sont plus les prolétaires complètement aliénés à la sauce Karl Marx.

Cela signifie que la lutte des classes doit être menée concurremment sur le plan du travail et dans les autres secteurs de la vie. Mais tout part d'une nouvelle attitude en face du travail.

Que pour en avoir une vision plus intéressante de la société, on change assez souvent de travail (manière de combattre la parcellarisation), qu'on ne se sente pas attaché à jamais au travail, mais qu'on le critique concrètement en l'abandonnant carrément pendant des périodes entières, niant ainsi le confort donné une fois pour toutes, que l'on sache s'organiser collectivement pour que l'aliénation du besoin ne supplante pas celle du travail, bref, que l'on revendique pratiquement le droit à la paresse.

Ce qui doit aller de pair avec une critique radicale des loisirs de la société de consommation: critique radicale des loisirs, du sport, des arts, de tout ce qui est gobé, remaché et revomi par nos directeurs de conscience, pour que les ouvriers ne jouissent pas de leur temps de libre d'une manière libre.

Ainsi placés devant la négation pratique du travail et du loisir officiel, les ouvriers sont bien alors obligés de créer eux-mêmes leur loisir et leur manière de vivre, de se forger un style de vie créateur et révolutionnaire.

Ceci n'est encore le fait que de quelques-uns. Est-ce pure utopie? Il nous semble que certaines conditions objectives existent, insuffisantes en soi, mais qui posent le problème:

- C'est consciemment ou non, une nouvelle attitude devant la grève: on l'a encore vérifié le 17 mai, par l'exode des ouvriers parisiens. Face à la parodie de grève que constituent les grèves officielles, de plus en plus d'ouvriers les jours de grèves, vont se reposer. Nous ne prenons certes pas cela comme modèles, nous préférons les grèves sauvages, encore que nous trouvions plus sain d'aller à la campagne que de barboter dans les jupons de mère l'église ou le silage du syndicat de papa dans les manifestations CGT-CFDT.
- Nous avons déjà parlé de la grève du Sleswig-Holstein, grève de 4 mois par laquelle les ouvriers revendiquaient le droit de s'arrêter de travailler.
- C'est le développement de la société dite des loisirs. De plus en plus, les ouvriers sont objectivement placés devant un choix entre travail et loisir. Mais bien sûr, tout progrès doit passer par une critique de ces loisirs.
- C'est une recherche de la modernité du comportement, qui est souvent grotesque, snob, infantile et ne dépasse pas toujours le stade de la fantaisie vestimentaire, mais encore une fois, cette recherche pose le problème pour les gens qui veulent bien se le poser.

Ainsi la publicité énorme accordée aux beatniks, même si on en offre comme modèle un Antoine, qui n'a rien à voir avec eux, même si les beatniks sont finalement très bourgeois, (en majorité fils à papa, passant leur crise d'adolescence avant d'aller reprendre en mains les

affaires paternelles, vivant en parasites, faisant l'aumône, la "manche", ou des craies, ou de la musique, drogués d'une manière aliénante, et trop aliénés par le besoin pour théoriser ce qui, dans leur existence serait valable), il n'en reste pas moins qu'il y a dans les intentions du beatnik des aspects attachants: critique du travail, du confort et de la société de consommation (d'ailleurs, il y a quelques exceptions au sombre tableau ci-dessus)- et malgré tout, recherche d'un style de vie non-conformiste.

Donc, que serait en dehors du travail, le contenu de la vie autogérée? Quel est-il maintenant?

Bref, que fait-on pendant ses temps de loisir?

En réaction contre le travail automatisé, et la vie frénétique, il naît un besoin de loisir, plus long, plus calme; pour prendre des loisirs, les ouvriers exigent d'en avoir le temps, ou alors ils ne sortent pas du tout, et en aboutissent au phénomène du loisir intérieur, et plus généralement au phénomène télévision. Inutile d'insister sur la "valeur" culturelle de l'instrument, mais parlons plutôt de la valeur de l'investissement. La nécessité de s'installer dans le monde des loisirs dès le retour du travail, entraîne l'achat de matériel de consommation chez soi, à portée de la main, nécessité doublée parfois d'une compétition de l'investissement, incitée par les publicités, les voisins, etc, ...

La bonne affaire pour le capital, quand le producteur rachète sa propre production à un prix décuplé pour se distraire, ingurgitant du même coup des spectacles à idéologie plus que contrôlée. On assiste alors à la décadence du cinéma, qui, d'industrie populaire de consommation devient la sortie "clandestine" des jeunes (avantage des ténèbres), ou loisir choisi pour intellectuels. Tant pis pour ce cinéma, qui de par sa réalisation est capitaliste et hiérarchisé à souhait (producteur-metteur en scène- techniciens- vedettes- acteurs accessoiristes-figurants... etc) et de par sa conception, apte à être consommé dans l'anonymat des salles obscures, véhiculé somme toute comme une marchandise, un instrument de propagande (image, idéologie, sentiments, imposés au spectateur).

Néanmoins, il peut être un moyen utilisable entre copains se filmant mutuellement, chacun étant alternativement l'oeil de la caméra, le metteur en scène et l'acteur, dans un but de discussion ou plutôt d'éléments vivants de la discussion. Le film pourrait aussi être projeté publiquement, par exemple à des copains de boîte, etc, toujours comme élément ou illustration de la discussion, et à condition qu'il ne soit pas une marchandise, mais que les gens qui le voient sachent pourquoi ils le voient en connaissant les acteurs-auteurs. Par exemple, on pourrait montrer dans un film comment on conçoit une société désaliénée, des ouvriers ayant un style de vie libre et créatif.

Ou bien un cinéma plus intime peut remplir des rôles intéressants: rôle de souvenir, de jeu (en tant qu'acteur, prises de vue, création d'ambiances, visions d'objets quotidiens sous des angles insolites, etc...).

Signalons en passant qu'un film fait ainsi, et durant 1/2 heure ne coûterait pas plus cher que l'achat d'un réfrigérateur.

Le sport est également un loisir aliéné, pourtant très prisé des ouvriers. On peut envisager un sportif de deux manières: Celui qui va au stade ou regarde la télé: là, le sport est pur spectacle, pure consommation, sans participation réelle, mais une participation factice, simple transfert psychologique que l'on subit.

Il est bien évident, dans ce cas que le capital préfère que les ouvriers se préoccupent plus des résultats des matches ou des courses, que des situations politiques.

Celui qui pratique le sport: Pourquoi le capitalisme emploie-t-il tous les moyens pour populariser le sport?

D'abord parce qu'il y a dans le sport un apprentissage de la hiérarchie: il apparaît d'une manière incontestable sur ce plan là qu'il y a des gens doués et des gens pas doués par nature, qu'il y a des supérieurs auxquels va automatiquement la considération publique, et les inférieurs, c'est presque toujours mathématique (ce l'est totalement dans certains sports). Dès lors, le jeune ouvrier qui admet une hiérarchie naturelle sur ce plan, sera poussé à l'admettre sur les autres plans de la vie, en particulier celui du travail.

Ensuite, il apparaît évidemment comme un défoulement, l'énergie développée pour le sport, c'est autant de vitalité en moins à supporter par les chefs et les patrons. Dans le même ordre d'idées, c'est un succédané de l'amour physique. Ce n'est pas un hasard si le sport moderne est né en Angleterre à l'ère victorienne, le sport étant la négation même de l'amour (un bon sportif doit se ménager au lit, s'il veut garnir son palmarès). Et le capitalisme préfère que les gens fassent du sport plutôt que l'amour qui peut être une négation de l'organisation sociale, libération des contraintes, des préjugés, des tabous ...

Enfin le sport est l'école de la violence, de la rivalité, de la lutte dans le but de dominer les autres, de l'esprit de clocher, chauvinisme, patriotisme, le sport est le triomphe de la brute sur la pensée, parce que dans l'effort total prolongé on ne peut penser.

Que faire encore un samedi ou un dimanche?

Le bal: outre son caractère abrutissant, c'est une couverture à une curieuse prostitution. On y vient essentiellement pour draguer, et se donner contenance en dansant avec le (la) premier (e) venu (e). On y consomme les derniers airs ou danses à la mode, prédisposition à l'achat de disques, industrie florissant au profit des plus vils petits-capitalistes-chanteurs.

La danse frénétique anti-sexuelle, ou les danses pro-prostitution, exutoires de la solitude ou du célibat, ont pour conséquence de produire chez le jeune ouvrier, une mentalité moraliste, secrétant par antinomie l'image de l'épouse future. Ainsi on y rencontre des filles faciles, on y "dague pas sérieux" (sic) et on ne tient pas du tout à chercher compagne dans ces lieux, et il se crée les critères bourgeois de la femme idéale, par curieux effet de boomerang.

Il apparaît de plus en plus évident, selon nous, que la révolution sera la conséquence du changement moral des gens. Dans cette société, nous aboutissons à une espèce d'impasse, la négation de toutes les activités d'agrément, attitude qui devient positive dans la mesure où le besoin de suppléer à tous les loisirs aliénés oblige à chercher

des loisirs personnels, essentiellement créateurs. Position toute différente de l'artiste qui prétend concevoir dans une théorie picturale, sculpturale, théâtrale ou musicale, la vision d'une société. Son art n'a rien à voir avec la vie: il crée pour la grandeur de sa spécialité artistique, et veut attribuer à cette vision théorique les vertus de la chose vivante qu'il veut démystifier ou faire ressentir aux spectateurs. Spectateurs, donc contemplateurs passifs de la vision ou de l'idée qu'ils doivent ressentir. Cet écheveau de contradictions est l'essence même de l'art bourgeois: il y a l'exécuteur qui apportera le message, et le spectateur qui va vibrer, trouver beau, et comprendre, s'il est snob.

La peinture offre la vision apocalyptique de cette société, et veut la faire ressentir au spectateur. Mais le spectateur ne comprendra - s'il y a quelque chose à comprendre - que ce qu'il voudra bien comprendre. Chacun trouvera son compte dans l'éventuelle signification du tableau. D'ailleurs ces présomptueux ont tendance à s'embrumer, et la peinture à redevenir ce qu'elle est dans la conception bourgeoise de l'art: une marchandise, l'authentique pour les riches, les reproductions pour les autres, une consommation passive qui s'interprète au gré de l'idéologie de chacun.

Dans la société ouvrière, on ne lui accorderait donc que la place du tableau bouche-trou, ou alors d'élément du décor.

Quant à vouloir lui faire signifier quelque chose en elle-même - à moins qu'il ne s'agisse d'un dessin satirique - c'est réellement impossible; tout tableau est complémentaire à une idée, et peut l'illustrer. Nous pensons que la valeur du dessin est plus intéressante car il viserait à la recherche de nouvelles lignes, à des projets d'incorporation de l'extérieur, à un esthétisme de la vie: croquis cherchant à retrouver l'apparence des herbes par exemple dans les éléments flexibles faisant partie des objets usuels, nouvel attrait et utilisation nouvelle que suggèrent la ligne et l'utilisation de tel objet, rôle de plan en somme qui s'harmoniserait très bien avec la conception de meubles, par exemple: une armoire à la manière de la Vénus à tiroirs de Dali, voilà le rôle de la sculpture, qui elle aussi n'a aucune valeur en elle-même. Dans cette société, elle n'est accessible qu'aux riches de par ses prix élevés, et se répand trop souvent dans un académisme aride, et une pauvreté de matériau. Bref, conférons-lui l'intérêt de nos meubles au service de l'utilité pratique.

Et le théâtre, comme tout l'art bourgeois, s'édifie selon les mêmes structures de l'art-consommation: contemplation, passivité, direction culturelle du public, pas de véritable communication sinon le message de l'élite au troupeau.

Mais nous attribuerons une certaine valeur à une certaine forme de théâtre; le moteur essentiel du théâtre est le jeu, il est donc inconcevable de jouer la vie, de jouer à vivre la réalité. Nous pensons qu'en reprenant le thème du jeu, il serait intéressant de l'appliquer dans la vie, avec ironie, et en y glissant nos idées, dans les cafés ou autres lieux publics, et commenter tel ou tel fait à la manière du théâtre classique, dialoguer avec le copain, reprenant le mécanisme du jeu-scandale, sans systématiquement vouloir créer le scandale.

Pour en terminer avec les arts, une critique radicale de la littérature s'impose également. Le roman ou poème est aussi une marchandise. L'auteur parle à tous le même langage, c'est un prophète qui monologue du haut de sa montagne, il ne connaît pas ses interlocuteurs, et ceux-ci le connaissent par les miroirs déformants de la publicité, et il n'existe pas un seul roman connu, pas un seul film connu, pas une seule pièce connue vraiment révolutionnaires. Un roman valable serait clandestin, soumis à la discussion et à la critique des copains. Un roman n'a d'importance qu'en tant que matière concrète à discussion, il ne peut s'agir de recréer un monde romanesque, le monde à créer en est cette société, et le roman ne pourra être qu'un instrument de communication réel. Qu'un tel roman se refuse systématiquement à être universellement connu, ce n'est pas à déplorer dans la mesure où de toute manière un roman valable qui voudrait se propager s'il n'est pas interdit par la censure sera lu par très peu d'ouvriers, et, bien sûr, il n'est pas question de vendre ces livres, ni de faire payer la vision de films (participation de tous à la réalisation). Il en est de même pour la poésie: quel intérêt d'écrire un poème à l'adresse de quelqu'un de ses amis, et de publier ce poème, en pâture aux voyeurs déguisés en esthètes?

Cette critique de l'art doit s'étendre à la culture dans son ensemble, même quand elle est l'oeuvre d'intellectuels bourgeois prétendant représenter la classe ouvrière. Marx par exemple, nous rappelle singulièrement l'histoire du pâté d'alouette et du cheval: d'un côté quelques formules sur l'émancipation des travailleurs, de l'autre le Capital, bible des capitalistes modernes (les bureaucrates).

Et quelle importance de proclamer que Marx a été le premier en 1848 à dire si Marx l'a dit, il est probable que des ouvriers l'ont dit à la même époque (ou avant), mais ils n'écrivaient pas des livres. Dans ces conditions, Marx n'est pas le premier à avoir dit certaines choses, mais plus simplement le premier bourgeois à les dire (dans cet ordre d'idées, les marxologues ne peuvent guère intéresser que des bourgeois, étant d'ailleurs financés par la bourgeoisie, sur le dos de la classe ouvrière, évidemment). On pourrait dire la même chose de Bakounine et Kropotkine, qui n'étaient pas plus des ouvriers révolutionnaires que Marx, pour la simple raison qu'ils n'étaient pas ouvriers du tout, et si on n'est pas ouvrier, ou employé, bien sûr, on vit sur le dos de la classe ouvrière, il n'y a pas de problèmes.

Reste aux ouvriers, le soin de se créer une culture authentiquement autonome. Cette culture ne pourra qu'être totale, concernant toute l'organisation de la société, envisageant- et vivant- des rapports fondés non plus sur les critères traditionnels, tels que l'intérêt personnel (que ce soit l'argent ou la solidarité des révolutionnaires (!) professionnels, etc ..), la force, la naissance (fréquenter son arrière petit cousin pour cette seule raison qu'il est un parent ...) etc, mais sur de nouvelles bases: choix totalement libre de contraintes et de préjugés, rapports passionnels tant sur la plan de l'amour que de l'amitié, respect de l'intimité d'autrui, allié à une vie collective plus intense. L'amour ne peut être qu'un sentiment profond et total. Tant que les gens ne seront pas capables à la fois de se donner tout à un être et de tout en recevoir, échange et communication totale

sur une égalité réciproque totale, la révolution ne sera pas encore pour demain. Cette importance de l'amour permet de critiquer l'un des plus grands crimes du capitalisme: la séparation de deux êtres, qui décident de vivre toute une vie ensemble, par le travail, par la guerre, par le service militaire.

Des rapports nouveaux au sein d'un couple, doivent entraîner des rapports nouveaux avec les enfants. Actuellement, l'ensemble des ouvriers entretient dans la famille les mêmes rapports que les bourgeois. A la suprématie de l'homme chef de famille sur la femme s'ajoute celle sur l'enfant. L'enfant est sa seule propriété, la seule chose qu'il commande. En outre, l'enfant est trop souvent un confort, un alibi, il donne un but à la vie (travailler pour son enfant), il est un moyen commode d'éviter la recherche d'un mode de vie créatif.

Que ces projets ne relèvent pas de la fantaisie et de l'utopie, est prouvé par les tentatives d'un certain nombre d'ouvriers. Ou bien on admet la théorie des élites, et on s'accommode alors fort bien d'un régime capitaliste, ou bien il faut reconnaître que ce qui est faisable par les uns peut l'être par les autres. C'est pourquoi des exigences révolutionnaires plus strictes ne peuvent nous mener au pessimisme et au défaitisme.

(Lyon- juin 66 -)

TEXTE 4

" DE NOS JOURS, TOUT RESIDE DANS LA MACHINE, ...MAIS NON PAS VERS L'HOMME QUI A TANT CRIE SA DETRESSE, SA SOLITUDE...

Il est aberrant aujourd'hui, de s'apercevoir d'un désintéressement total ou une non-participation à la vie publique ou économique. Chacun s'enferme dans sa famille, dans son foyer, fuyant le présent et surtout l'avenir.

Pourtant la Classe Ouvrière passe près dans une journée 10h dans son lieu de travail, dans les transports près de 2h, malgré cela il feint ou ignore la vie économique ou collective qui l'entoure, l'environne à perte de vue. Dans son journal l'ouvrier ne cherche pas la vie, l'état économique de son pays, cela ne l'attire pas, lui paraît un peu abstrait ou lui apporte un dérangement dans sa faculté de raisonner ou de l'obliger à raisonner. De cette vie, il s'en dégage le plus possible: laissant place aux fossoyeurs, s'en moque et ne rêve qu'à son foyer, sa maison de campagne: l'évasion ou à rien: le résigné. Cela est-il un mal? Doit-on accuser son prochain de sa léthargie? de son ostracisme?

On ne peut dans aucun cas accuser l'Homme avant de connaître les causes réelles, fondamentales qui l'incitent à se replier sur lui-même.

Au XIXème siècle, la Classe Ouvrière était consciente de son rôle économique, elle savait très bien que tout une nation ne reposait que sur ses épaules: lui disparu les classes privilégiées comme un château de sable s'écrouleraient. Elle possédait cette fierté, chaque ouvrier connaissait son rôle actif dans l'usine: un être indispensable, malgré sa situation sociale: était d'infériorité, de subordination. Le mouvement ouvrier se créait l'être indispensable se reflétait dans la classe ouvrière, son avenir s'illuminait, il avait un appui pour avancer, démolir, raser ce qui l'opprimait, l'asservissait depuis des lustres: sa subordination. Vaillamment, il a combattu. La Ière Internationale: le véritable miroir de la classe ouvrière, sa Charte: le fidèle reflet de son aspiration. 1870 a été son apogée, sa conviction formellement établie: régime anarchiste, anti-étatiste, anti-autoritaire, libertaire, reposant sur les travailleurs. La Commune a été la projection de son avenir. Après les repréailles de Thiers, le Mouvement Ouvrier sombrait: son aspiration s'étiolait pour disparaître. De ce marasme, un homme s'élevait, Karl Marx, critiqua violemment l'aspiration ouvrière: abolition de la hiérarchie, régime anarchiste, proposa à ces résignés la conquête du pouvoir politique par la classe ouvrière, et le régime communiste. Cet apôtre-là, n'a jamais suscité d'enthousiasme, n'a jamais par ses idées communistes, recréé une aspiration aussi profonde, aussi instinctive dictée par la classe ouvrière et stipulée dans la Ière Internationale, mais simplement par la violence, la dictature prolétarienne, K.Marx a institué une aspiration, un avenir tout à fait étranger aux prolétaires, au lieu d'abolir il a amplifié la hiérarchie, "de pas quelque chose", dans le régime capitaliste, il se retrouve "un rien" dans le régime communiste car malgré la littérature florissante qui chérit ces travailleurs, l'ouvrier a compris son imbécilité, son servage, son peu de poids, mais dans le tréfonds de lui-même pense et ne dit pas qu'il a été couillonné. "Cette vieille dame que l'on aime et que l'on respecte", cette CGT depuis 70 ans n'a pu que regrouper que 2 millions de travailleurs, 2 millions de pauvres types qui ont déposé leurs aspirations, leurs responsabilités dans une urne. Elle n'est qu'un syndicat d'influence ... j'ai le pressentiment que ceux, morts pendant la Commune, doivent vociférer de pires calamités en voyant la dislocation du Mouvement Ouvrier. Je suis peut-être un des leurs?-

De nos jours tout réside dans la machine, l'espoir de demain se déplace vers la machine: l'ère de l'automation, mais non pas vers l'homme qui a tant crié sa détresse, sa solitude. N'ayant pas eu d'échos, l'ouvrier a trop eu conscience que son destin était tracé d'avance: subordination à la machine. Il ne compte rien vis à vis de la technique. Pour lui, sa subordination, son infériorité sociale se trouve indissolublement liée à celle de son travail. Pour l'ouvrier d'aujourd'hui, le Ier mouvement ouvrier était voué à l'échec car le destin qu'il accepte leur dicte d'avance le résultat: l'ouvrier a toujours été un esclave, un serf, un être grossier, primitif, incapable de concevoir un monde nouveau, incapable de s'élever par manque d'instruction. L'ouvrier du XXème siècle ne croit plus dans l'avenir (il n'en a pas!) dans l'abolition de la hiérarchie et même en lui. Ce qui

caractérisait l'ouvrier avec celui du temps jadis: l'un combattait son soi-disant destin- l'autre, aujourd'hui croit en lui, le subit, l'implore car sans lui (la hiérarchie) il ne sait où aller. Les non-soumis au destin, se rassemblent, s'unissent dans un groupe ou dans l'esprit suivant leurs forces dans l'Anarchie. La marche de l'Histoire n'est pas réglementée, dictée, tracée mais l'homme tout simplement la construit, la change à son gré ou creuse son tombeau. L'ornière toute tracée n'est que professée par ceux tenant quelques poussières d'autorité ou ceux tirant profits dans cette marche (superficiellement identique). Ces imposteurs nous devons les combattre avec la plus grande virulence, car ils vivent de la crédulité ouvrière, que celle employée pour l'abolition du Capitalisme. Ceux-ci se sont octroyés, l'espoir, l'aspiration, l'avenir de l'ouvrier et remplis d'intentions les ont déviés par leurs presses, leurs discours, leurs luttes revendicatives. La Classe ouvrière s'ancre dans l'augmentation des biens matériels: l'abolition de la subordination se transfère dans la conquête des biens de consommation. De cette manière l'ouvrier peut se mentir, dans son appartement, dans sa voiture- ce n'est plus un ouvrier, mais un bourgeois. Il augmente d'un degré social, il ne subit plus les ordres mais il croit en donner, en lui-même il restera, son destin le poursuit, un pauvre couillon suivant une chaîne de montage, bloquant des écrous, subissant l'autorité supérieure dans son travail et même sa vie sociale en est fortement colorée.

Le destin entretenu a profondément marqué l'ouvrier, consciemment il ne fait aucune différence avec l'esclave de la Rome antique.

L'émancipation de la Classe Ouvrière passe par la démolition de la machine, l'abolition de toute subordination pour redonner à l'ouvrier son véritable rôle dans la société future.

- Paris- avril 1966 -

UNE EXPÉRIENCE OUVRIÈRE

(Cette lettre fait suite aux articles publiés sous ce titre dans les Numéros 50 et 51 d'ICO (juin et juillet 1966).)

En premier je me dois de vous remercier de votre longue missive, je ne peux mieux le faire je pense, qu'en prenant la peine d'entrer à fond dans ce débat que vous avez bien voulu ouvrir.

Une chose en premier m'a frappée, c'est lorsque vous dites "Nous ne pensons pas qu'une lutte à travers le Syndicat puisse avoir une valeur quelconque".

Si pour ma part j'admets le Syndicalisme ce n'est pas tant par le fait de ce qu'il est présentement, mais pour ce qu'il doit je pense représenter dans l'avenir, un organisme pouvant permettre la gestion d'une Société établie sur la base de l'Égalité Sociale et la Liberté, telle qu'elle a pu être définie notamment par Sébastien Faure dans

MON COMMUNISME.

Certes, ce Syndicalisme-là n'a pas grand'chose de commun avec celui d'aujourd'hui, et j'aurai pu continuer à vivre et travailler sans y prendre de responsabilités, comme je l'ai fait jusqu'au début de cette année; mais pouvais-je refuser! puisque sans être candidat les Camarades avaient voté en grande partie pour moi.

Ne fallait-il pas, comme vous dites "Voir clair le plus possible et vivre la réalité". C'est il me semble ce que j'ai fait en acceptant cette fonction de délégué, d'une part cela me donne l'occasion de voir ce qu'est la vie Syndicale actuelle, et aussi de mieux comprendre le sens que les travailleurs lui donnent.

Supposer pour autant, que je sois ce que l'on appelle un Militant Syndicaliste, il y a, je pense, de la marge. Quant à être d'une tendance plutôt que d'une autre, en cette matière, chacun ici sait à quoi s'en tenir car j'ai toujours dit et répété que pour moi il n'y avait pas plus de CGP que de FO ou CFDT, mais le Syndicalisme c'est à dire des organisations devant avoir pour rôle essentiel de coordonner les efforts de tous et de chacun, non seulement pour arracher à l'organisation capitaliste le plus de bien être possible, mais surtout des organisations capables de faire comprendre et admettre aux Travailleurs que le but essentiel du Syndicalisme ce doit être ...

La Suppression du Salarariat et du Patronat. Voilà en quoi je me réfère à la Charte d'Amiens, certes je ne suis pas sans ignorer que dans le Syndicalisme actuel, il y a loin de la Coupe aux lèvres, si l'on dit encore être d'accord avec ce principe, on en parle le moins possible, sinon pas du tout. "Vivre la réalité de l'entreprise comme Travailleur" dites-vous! qu'ai-je fait de plus en acceptant d'être le porte-parole des Camarades, qui me l'ont demandé, n'est-ce pas à ce stade que l'on se trouve le plus près possible d'eux; cette expérience que je vis je pense est bonne, et si j'ose redire ici que les Travailleurs dans leur ensemble m'ont déçu, croyez-bien Camarades que je n'ai pas exprimé cela par simple dépit; non cette expérience des "loyers" n'est qu'un fait parmi bien d'autres. Je ne dis pas pour autant qu'ils sont des Cons ou des imbéciles mais je dis néanmoins qu'ils ont dans leur ensemble l'esprit du moindre effort ... ils tempêtent parce qu'ils sentent que ça va mal, mais ils estiment que c'est aux Syndicats d'agir, d'ordonner, d'organiser, de donner des directives et même si cela était possible de faire grève à leur place, raison pour laquelle certains se rallient à la grève de l'épargne, de l'impôt, etc...

Si j'en arrive à penser qu'il faut que les Travailleurs bouffent de la M... ce n'est pas par le fait de l'affaire des loyers, mais bien par le fait que l'on est obligé de constater que c'est essentiellement quand ça va mal que la classe ouvrière réagit le plus.

Certes! j'en conviens avec vous, cela ne veut pas dire pour autant qu'ils soient tous dans ces moments là plus réfléchi mais il y a tout de même un état d'esprit différent qui les rapprochent du problème; par ailleurs il n'est pas logique je pense de faire un parallèle en

introduisant les réactions des Pays en sous Proletariat, en effet d'un individu qui perd ce qu'il avait, à l'autre qui n'a jamais rien eu les réactions, surtout sur le plan social, ne peuvent être les mêmes, tout du moins à mon avis, et c'est ce qui motive ici ma pensée.

Par ailleurs ne doit-on pas constater, la stagnation de la pensée ouvrière dans le domaine de l'évolution de la vie sociale ... quel est celui d'entre nous qui peut au sein d'une usine, d'une entreprise ou d'un groupement grouper mettons 5% de gens, pour étudier en commun, en toute liberté et impartialité le problème de la société et de son mieux être en regard du respect humain? ...

Il ne s'agit pas pour moi comme vous êtes peut être tentés de le supposer, que je veuille amener les autres à adapter ma façon de voir non!... Vous comme moi nous avons nos idées de base, pour moi celle de l'Egalité Sociale dans un régime libre dans le plein sens du mot, et j'essaie simplement de faire comprendre à ceux qui veulent bien m'écouter que ce n'est pas être utopiste que de croire à la possibilité d'une telle société.

Bien sûr à ce stade, il est vraiment difficile en regard de la société dans laquelle nous vivons, de faire admettre une telle chose, chacun de nous peut certainement compter sur les doigts de la main, le nombre de personnes qu'il a pu convaincre non pas, du bien fondé d'un tel système, mais de son application possible.

Le problème n'est pas là, pour vous avec ICO, je le comprends et je l'admets, mais il n'empêche que c'est tout de même un élément qui permet de jauger l'aptitude de la compréhension humaine actuelle sur un problème bien précis. Lorsque l'on entre dans le détail et que l'on juge cette fois l'aptitude de compréhension actuelle en regard de la vie et des faits concrets qui s'y rattachent, et bien franchement Camarades je ne vois pas à ce moment-là, ce que j'ai à apprendre, des Travailleurs pris dans leur ensemble, cependant comme cela semble être votre point de vue, je pense qu'il doit se rattacher à d'autres éléments qui m'échappent.

D'autre part vous semblez penser que dans leur ensemble les travailleurs d'une entreprise savent ce qu'ils "veulent et faire" à un moment donné, et bien camarades je puis vous dire une chose, si on rencontre de la spontanéité chez les travailleurs c'est surtout dans le mécontentement, mais de là à ce qu'ils expriment au travers de chacun ce qu'ils veulent et faire, eh bien camarades nous n'en sommes pas encore là; d'ailleurs si nous faisons la comparaison entre la période d'avant-guerre et celle d'aujourd'hui nous pouvons dire je crois, sans nous tromper, que l'évolution des travailleurs en ce sens est décadente. Pour ma part j'ai assisté à cette époque à des réunions, à des discussions entre travailleurs, à des mouvements revendicatifs, à des grèves, j'en ai gardé le souvenir que cela discutait ferme, et bon nombre de camarades, y participaient activement. 1936 n'a t-il pas été avant tout le fruit de la poussée de la masse...

Bien sûr à cette époque aussi, cette activité n'était pas dans le plein sens du mot, une action commune de tous les travailleurs,

elle découlait en grande partie de minorités agissantes; mais il est un fait, il existait malgré tout dans la masse un assez grand nombre de travailleurs qui discutaient ferme sur les problèmes de l'évolution sociale présente et à venir de la Classe Ouvrière, il y avait comme l'on dit de l'ambiance.

Qui ne se souvient de ces grèves sur le tas! ... il s'agissait alors pour chacun, de tout autre chose que d'aller faire son jardin, comme c'est le cas bien souvent de nos jours.

On a beau se tuer à répéter que l'action de tous ne peut-être que celle de chacun, rien n'y fait. Chaque fois que j'ai réuni les camarades, j'ai toujours tenté qu'ils débattent eux-mêmes le problème, qu'ils disent comme vous le dites ce qu'ils "veulent et faire". Eh bien, à chaque fois j'ai été forcé pour avoir une suite d'apporter mes propres propositions, jamais je ne me souviens qu'il en fut autrement, que ce soit une réunion provoquée par moi, par tout autre ou même par les travailleurs eux-mêmes. Sans cette poussée d'un ou deux camarades, il est excessivement rare de voir une action se développer, tant dans l'action ouvrière que dans toute autre action "Patronage laïque, Parents d'élèves, groupement culturel, etc ..." partout j'ai retrouvé ce même phénomène d'esprit du moindre effort et c'est cela qui est désespérant pour moi, et non pas comme vous le supposez, le fait qu'ils aient ou pas une "bonne attitude en regard de ce que je pense".

Votre analyse à cet égard a été peut-être un peu prématurée, j'en suis cependant heureux, car ceci démontre un contact sans détour.

Pour en revenir à cet esprit du moindre effort, il faut dire qu'il est même plus profond que l'on veut bien le supposer, car même dans les organisations tel le Syndicat ou il est donné de cotôyer bon nombre de Délégués dans les assemblées, même à ce stade, l'esprit est le même. Si pour certains ceci est dû à ce qu'ils considèrent qu'ils ne sont que les exécutants, fidèles membres du Syndicat, il en ait d'autres, et je pense qu'ils représentent la majorité, s'ils se comportent de la même façon c'est qu'ils ont adopté cette position du moindre effort.

Par moindre effort, je ne veux pas dire pour autant que ces gars manquent d'activité dans leur initiative lorsqu'il s'agit de marquer son désaccord ou de proposer autres chose, combien de fois ne me suis-je pas retrouvé seul, par le simple fait qu'ils ne veulent pas se mouiller. Dans ces conditions, lorsqu'une section doit aller en profondeur je prends la précaution de mettre noir sur blanc le but, les causes et les raisons de l'action, si chacun signe alors je prends mes responsabilités, mais je ne crois pour autant que cette action quoique syndicale "me colle forcément une étiquette et me contraint bon gré, mal gré a endossé la politique de la Centrale", comme vous le pensez. D'ailleurs mon comportement ne découle pas du Syndicat mais de moi-même, en regard des conditions dans lesquelles je me trouve, c'est la raison pour laquelle j'ai de nombreux accrochages avec les responsables et dirigeants syndicaux. De ce côté, je ne me fais pas d'illusions, je sais très bien que s'ils me tolèrent, c'est par le fait, comme vous dites, que le militant de base est la racine du syndicalisme,

mais que par ailleurs ils n'hésiteront pas à couper celles qui sortent des limites que Messieurs les Dirigeants ont établi, c'est donc plutôt par la subtilité que par la force que j'essaie d'amener certains camarades de ce milieu à voir les choses sous un autre angle. Là non plus je ne me fais pas d'illusion, mais puisque j'y suis j'essaie de faire pour le mieux, et je ne pense pas, que cela soit complètement inutile.

Lorsque les Travailleurs ont signé, comme je viens de vous le dire, je prends mes responsabilités, elles restent cependant mesurées, car à tout instant il y a le risque d'être lâché, non pas comme vous pouvez le penser "parce que les travailleurs sont réalistes"! Cela arrive peut-être? mais bien par le fait qu'ils profitent de la moindre occasion pour se défilier.

Dans cette affaire de loyer j'avais d'ailleurs pris la précaution de dire, si dans tels délais, il s'avère que notre action n'est pas suivie, nous arrêterons notre action active; ce qui fut fait. Mais cela n'exclut pas que nous devions marquer résolument notre position vis à vis de la Direction (voir texte ci-joint) et c'est là qu'à eu lieu le lâchage.

La résolution a tout de même été présentée, mais de ce fait les autres délégués n'y ont apporté qu'un accord verbal. Comme vous voyez il n'était pas question d'aller plus avant et de mener les travailleurs là où ils ne veulent pas aller, comme vous le supposiez, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai choisi de vous narrer cette action plus que tout autre, pour essayer justement de bien mettre à jour ce mal dont nous souffrons.

(Un Esprit du moindre effort devant ses responsabilités d'Homme).

Par cet exposé, je ne veux pas dire que les travailleurs ont toujours tort de lâcher ou de ne pas suivre celui ou ceux qui poussent à l'action, car en tout et pour tout il y a des exceptions, mais je pense, comme vous le pensez aussi, qu'il faut être réaliste, c'est pourquoi je suis heureux d'avoir ce dialogue avec vous et avec tous les camarades d'ICO à qui j'adresse ma plus fraternelle amitié.

- S O M M E S - N O U S - E N C O R E - D E S - H O M M E S -

A l'origine et avant tout, l'humanisme n'était que la formation de la personnalité. Comme tel, c'est à dire dans la formation classique de la personnalité, il était anti-clérical et anti-autoritaire. Mais cet humanisme resta l'idéal d'une élite. Ce n'est que très lentement que l'idée de l'humanisme en vint à se fondre avec le concept de l'égalité, de l'identité des hommes- identité qui pourtant est apparente sur les traits mêmes de l'homme- concept qui est à la base

de la liberté humaine. Aussi longtemps qu'existeront des relations de dépendance, aussi longtemps que persistera le règne de l'homme par l'homme, l'homme ne pourra être vraiment un homme, ne pourra développer ses capacités fondamentales, ni satisfaire ses besoins fondamentaux. Mais cette conception particulière de l'humanisme, c'est à dire une identification concrète entre humanisme et égalité, resta dans son essence une idée hérétique et matérialiste et devait le rester dans les siècles à venir.

L'humanisme traditionnel ne fut accepté que sous la forme d'une idéologie à usage interne et sous cette forme, il sut toujours s'accomoder de l'existant. Par exemple chez Goethe, qui passe pour un des plus grands humanistes, on lit, à la fin de "Wilhelm Meister": "Parti à la recherche d'un âne, celui-ci (Wilhelm Meister) avait trouvé un royaume". Mais ce royaume était bien modeste, et Wilhelm se l'était procuré facilement, simplement par le renoncement, par l'adieu à tout bonheur et à toute liberté que pourtant s'était promis sa fertile imagination lorsqu'il partit à la recherche de son âne, liberté qu'il avait cru pouvoir trouver comme libertin, bonheur que comme libertin il avait voulu trouver dans le théâtre et dans l'art.

Citons aussi une autre assertion qu'en général on considère comme représentative de l'humanisme: "L'humanité dans son ensemble, expie les faiblesses de chaque homme". Beau vers sans doute, mais à mon sens entièrement faux. L'humanité dans son ensemble n'expie pas les faiblesses humaines. L'humanité dans son ensemble ne peut expier un crime dont l'innocence a été victime au cours de l'histoire humaine.

Ainsi l'humanisme traditionnel, accepté avec son idéal de développement de la personnalité, est resté l'idéologie d'une élité et les différents sursauts qu'a connus l'histoire n'ont, en vérité, rien eu d'humaniste. Ni la révolution anglaise; ni la révolution française ne peuvent être décrites comme des courants humanistes.

Au XIX ème siècle l'humanisme avec Ruge et Marx devait faire une réapparition sous une nouvelle forme. Mais Marx, et ceci me paraît tout à fait significatif, ne parlait en général pas d'humanisme mais de l'homme en tant qu'être générique qui devait se libérer. Et cette libération en tant que processus générique, (c'est à dire lié à l'espèce humaine) signifiait que le développement de la personnalité et la liberté humaine ne deviendraient possibles qu'en modifiant d'abord l'existence humaine dans son intégralité et uniquement grâce à cette modification. Et cela comprenait même le domaine biologique.

Pour Marx ceci signifiait la destruction d'une domination fondée sur l'exploitation, et, selon lui, l'humanisme ne pouvait se développer qu'après la révolution et non avant. La révolution est donc la condition préalable de tout humanisme et elle n'est elle-même humaniste que dans la mesure où elle est faite par des hommes pour qui la destruction de l'exploitation est un besoin vital, des hommes qui, sans cette tentative de destruction, tout simplement n'existeraient pas tant sur le plan physique que spirituel.

Dans la conception marxienne de l'humanisme il est essentiel que les formes révolutionnaires, qui doivent rendre humaine la société inhumaine, soient présentes dans les conditions existant avant la révolution. Les porteurs du nouvel humanisme révolutionnaire doivent être libres de toute attache avec le monde existant et ne peuvent avoir aucun intérêt pour lui ni être d'aucun intérêt pour lui. Ce n'est qu'ainsi qu'ils pourront modifier le monde existant. Ou, en d'autres termes: la négation du monde existant doit exister elle-même au sein de ce monde, être partie de sa dynamique, partie de sa réalité. Mais cette conception de la révolution, cette idée de l'humanisme ont été liquidées par la société industrielle en plein développement.

Par cette société industrielle, j'entends une société où la grande industrie se trouve au seuil de l'automation, une société où la grande industrie détermine quantitativement ; la vie dans son ensemble, une société où l'homme ne vit pas tant pour lui-même que pour les intérêts de la grande industrie et des trusts, une société où l'industrie est organisée de manière à ce que les besoins fondamentaux, le comportement, les valeurs et les idées soient déterminées et produits par la grande industrie et vendus aux hommes. Dans cette forme de société, la grande industrie a pratiquement fait disparaître la nature. La nature n'existe plus que sous la forme de parcs et de réserves.

Cette société industrielle en développement a mis en question l'idée radicale de l'humanisme, et la conception marxiste de celui-ci. Elle a créé des possibilités à la lumière desquelles la conception de l'homme en tant que personnalité travaillant et créant apparaît dépassée. Le concept de travail aliéné, comme celui de travail désaliéné devient douteux face au spectre de cette société industrielle en développement, face au spectre d'une possible disparition du travail, de l'inutilité de la répression, de l'apaisement des luttes pour l'Etre (Dasein).

La société entière se mobilise contre ce spectre, parce que la suppression du travail - qui n'est qu'une possibilité - n'est pas compatible avec les institutions sur lesquelles s'appuient la civilisation moderne et, plus particulièrement, la société industrielle moderne.

Fondamentalement, cette civilisation et cette société reposent sur la nécessité de la discipline du travail, sur la morale du travail. Dès que cette nécessité cesse d'apparaître comme une nécessité et ne devient plus qu'une possibilité, le fondement de cette société en est ébranlé.

Nous avons évoqué un avenir forcené. Mais ceci repose sur des progrès quantitatifs réels sur une croissance quantitative et sur des développements quantitatifs se faisant toujours dans la même direction et par eux-mêmes. Il n'y a pas de bonds qualitatifs, pas de modifications qualitatives.

- Herbert Marcuse -

à suivre

Le mirage de l'étranger.

Défense de l'Homme (janvier 66- n° 207- Dorlet B.P. 53 - 06 Golfe Juan) parle sous le titre "les libérations difficiles" des expériences de ceux qui croient trouver souvent hors de France, le moyen de s'évader de l'abrutissement de la "vie civilisée". Les extraits qui suivent éclairent sur les conditions de vie des salariés dans ces "pays-mirages".

C'est par l'Australie que d'autres "libertaires en puissance" sont attirés. Il faut dire que le gouvernement australien ne néglige rien pour faire croire que son sol est un paradis.

La réalité est quelque peu différente. Un ami de Suisse nous le prouve en nous communiquant cette lettre qu'il vient de recevoir:

"Mon cher Jean, je vois que tu as passé de bons congés, en admirant les sites si différents les uns des autres en France. Tu ne ferais pas de même ici dans l'Australie entière: du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, on retrouve toujours le même paysage. A Sydney, à part le fameux pont, rien de sensationnel, sinon cette immigration massive qui sabote travail et loi sociales. La ville est "cra-cra"; c'est une ville industrielle avec de vieilles baraques aux loyers exorbitants. Malgré le soleil, l'Australien vit cloîtré derrière ses fenêtres closes, à part les inévitables sportifs du "surf" et du rugby. Les gens vivent dans une atmosphère de tristesse. Les immigrants sont à l'affût de la "Pound", certains dans le but de rentrer chez eux au plus vite, d'autres accablés par les charges familiales, essayant de joindre les deux bouts pour atteindre la fin du mois et repartir à zéro ... Il y a du travail partout, aucun chômage, mais aussi petits salaires partout, à part les mines et chantiers réservés où les "overtime" sont régulières. Il est difficile de rentrer dans ces "boîtes" qui sont envahies dès l'arrivée des bateaux par une multitude d'Italiens et de Grecs... J'ai été employé comme soudeur par General Motors, là il entre 100 immigrants chaque semaine ... mais il en sort autant! C'est vraiment l'esclavage. J'y restai un mois et refusai de payer le syndicat. Je demandai de l'augmentation; sur l'heure le syndicat me fit mettre à la porte. Personne ne peut travailler dans son métier, même en connaissant l'anglais. Je suis allé aux "Unions" de l'imprimerie. J'ai perdu deux jours (à rire) et j'ai payé trois livres pour passer un test sur linotype: total des points, 45 sur 100. Résultat: "no job".

"L'immigration a tout gâché, certains chantiers refusant l'Australien, bon gars d'ailleurs, mais dépassé par les événements..." (I)

Un correspondant qui, lui, s'est laissé tenter par l'Afrique du Sud, nous écrit:

"Port-Elisabeth est une ville de plus de trois cent mille habitants. C'est une ville assez agréable, bien qu'elle soit devenue un centre industriel. Mais il s'en dégage un je ne sais quoi d'irrespirable, une ambiance de rigueur qui vous suffoque dès l'arrivée. Cette société façonnée à coups de préceptes bibliques est bien plus bornée

que je ne l'imaginais. Le blanc "importé" y vit difficilement, quant au noir, il ne faut pas en parler, il est considéré comme un pestiféré... Je pensais organiser ici un élevage de moutons, mais il n'y a rien à faire pour de petites entreprises; tout est "trusté", monopolisé par quelques-uns. Comme je ne pourrais, d'ailleurs supporter "l'éthique" dominante, je vais prendre mes dispositions pour quitter le pays... "

(I) Corroborant ces dires, un immigré espagnol déclare dans "Tierra y Libertad", de Mexico (octobre 65):

"En Australie, chaque jour le coût de la vie augmente. Nous devons payer des impôts plus élevés... Nous n'avons droit ni aux médecins ni à la pharmacie. Nous devons tout payer. On ne construit pas de logements pour les ouvriers. Il faut payer l'union syndicale et si vous n'êtes pas en possession du reçu de la cotisation de l'année en cours, vous êtes chassé du travail sans réclamation possible. La cotisation est de 8 dollars américains, bien que l'union ne serve absolument à rien quant à la défense du travailleur. A l'endroit où je travaille, il y a des hommes de 70 et 75 ans qui sont encore obligés de travailler pour subsister... "

Mais ce qui est décrit là, pour un Européen qui s'expatrie, n'est-il pas valable également pour tous les étrangers de toutes races qui débarquent ici poussés par l'appât de gains et de vie plus faciles et mordant à l'énorme mystification partout répandue à dessein que la vie dans nos sociétés "civilisées" est supérieure à celle des pays "arriérés". Sans même aller chercher le charme des taudis ou bidonvilles complétant la journée de forge, de fonderie ou de balayage, qui peut trouver intérêt à masquer la médiocrité de la vie des cités européennes (avec télé et voiture) et à détruire les autres modes de vie (voir campagne pour la faim dans le monde et tout le vocabulaire péjoratif touchant les pays "arriérés"). Qui, sinon le capitalisme qui a besoin d'une masse de plus en plus grande de salariés et de consommateur pour maintenir le profit.

Pour nourrir l'ogre capitaliste ou
la démocratisation de l'enseignement.

"Egaliser les chances de succès pour tous les enfants, quelle que soit leur origine sociale est non seulement un souci de justice sociale, mais le meilleur moyen de satisfaire les besoins en hommes instruits et qualifiés que réclame une économie en expansion dans notre pays en pleine croissance démographique." (c'est nous qui soulignons)

EXTRAIT DU

Rapport du Conseil économique et social présenté par Vernejoul (représentant les classes moyennes au C.E.). Recherche des moyens devant permettre à tous les enfants un accès égal aux divers ordres d'en-

seignement quelque soit la situation de fortune des parents.
(Approuvé par CFDT, CGT, CGT-FO, CGC).

- A L I E N A T I O N E T P S Y C H A N A L Y S E -

" Tout en étant fort éloigné de tenir ascétiquement l'argent pour méprisable, on peut cependant regretter que pour des raisons à la fois extérieures et intérieures, le traitement psychanalytique soit presque interdit aux gens pauvres. Il y a peu de remède à ce mal. Peut-être est-il exact de prétendre, suivant une opinion très répandue, que l'individu, obligé par la nécessité, de gagner durement sa vie risque moins de succomber aux névroses. Mais un autre fait semble indiscutable: le névrosé pauvre ne peut que très difficilement se débarrasser de sa névrose. Ne lui rend-elle pas, en effet dans la lutte pour la vie, de signalés services? Le profit secondaire qu'il en tire est très considérable. La pitié que les Hommes refusaient à sa misère matérielle, il la revendique maintenant au nom de sa névrose et se libère de l'obligation de lutter, par le travail, contre sa pauvreté. "

FREUD - De la technique psychanalytique -

Qui est le plus malade du psychanalyste et de son patient?

NOUS AVONS REPORTE AU PROCHAIN NUMERO

- la fin de l'article sur les luttes à AMSTERDAM (13 au 18 juin)
- la suite de l'article sur le VIET NAM (le monde mystique du paysan)
- un article sur la grève des marins anglais
- la chronique sur les publications reçues

PROCHAINE REUNION

des camarades de Paris ,le SAMEDI 24 Septembre à 15 heures - lieu habituel

I C O EST EN VENTE

aux librairies suivantes:
LIBRAIRIE PUELICO - 3 rue Ternaux - PARIS-XI^{eme}
LA VIEILLE TAUPE- I rue des Fossés St Jacques - PARIS- 5^{eme}

Il est possible que par suite d'erreurs diverses des camarades abonnés ne reçoivent pas le bulletin . Qu'ils nous en excusent et nous le réclament.

I C O a publié des brochures sur

ESPAGNE 62 (avec Noir et Rouge)
LA RUSSIE (témoignages et critiques)
NANTES - St NAZAIRE (critique sur l'action des organisations)
LE MOUVEMENT POUR LES CONSEILS OUVRIERS EN ALLEMAGNE

ces brochures sont à la disposition des camarades contre I F versé au ccp 20147-54
Paris par numéro

Mêmes conditions pour notre dernière brochure parue en juillet 66 , qui a été adressée
aux seuls abonnés d'ICO et dont voici le sommaire :

aujourd'hui les

COMITES

D'ENTREPRISE

I INTRODUCTION

Le dépérissement de la grève
Syndicats et conventions collectives
Les Comités d'Entreprise

II DANS LA BRANCHE OCCIDENTALE DU CAPITALISME

Origine, USA, Angleterre, France, Allemagne
Heure et malheurs des C E français
La fonction des organismes ouvriers d'entreprise

III DANS LA BRANCHE ORIENTALE DU CAPITALISME

Différence avec l'Ouest
Russie, Allemagne de l'Est , Pologne, Yougoslavie
Le conseil ouvrier yougoslave.

IV EN GUISE DE CONCLUSION

I Franc

SUPPLEMENT au numéro 51 - JUILLET 1966

Ce que nous sommes, ce que nous voulons.

Le but de notre regroupement est de réunir des travailleurs qui n'ont plus confiance dans les organisations traditionnelles de la classe ouvrière, partis ou syndicats.

Les expériences que nous avons faites nous ont montré que les syndicats actuels sont des éléments de stabilisation et de conservation du régime d'exploitation. Ils servent d'intermédiaires sur le marché du travail, et utilisent nos luttes pour des buts politiques et non pour les épauler et les coordonner.

C'est pourquoi nous pensons que c'est à nous-mêmes de défendre nos intérêts et de lutter pour notre émancipation. Mais nous savons que nous ne pouvons le faire d'une façon efficace en restant isolés. Aussi cherchons-nous à créer des liaisons effectives directes entre les travailleurs, syndiqués ou non, de différentes usines, entreprises ou bureaux. Ceci nous permet de nous informer mutuellement de ce qui se passe dans nos milieux de travail, de dénoncer les manœuvres syndicales, de discuter de nos revendications, de nous apporter une aide réciproque.

Cela nous mène, à travers les problèmes actuels, à mettre en cause le régime et à discuter les problèmes généraux, tels que la propriété capitaliste, la guerre, ou le racisme. Chacun expose librement son point de vue, et reste entièrement libre de l'action qu'il mène dans sa propre entreprise.

Dans les luttes nous intervenons pour que les mouvements soient unitaires, et pour cela, nous préconisons la mise sur pied de comités associant de façon active le plus grand nombre de travailleurs, nous préconisons des revendications non hiérarchisées, et non catégorielles, capables de faire l'unanimité des intéressés. Nous sommes pour tout ce qui peut élargir la lutte et contre tout ce qui tend à l'isoler. Nous considérons que ces luttes ne sont qu'une étape sur le chemin qui conduit vers la gestion des entreprises, et de la société, par les travailleurs eux-mêmes.

informations correspondance ouvrières

(Regroupement Inter Entreprise)

Correspondance : **P. BLACHIER**, 13 bis, Rue Labois-Rouillon - PARIS-19°

Abonnement : **Un an - 12 numéros : 5 F.**

Versements : **I. C. O., c. c. p. 20.147.54 PARIS**

RONEOTE à l'adresse ci-dessus

Le Directeur de Publication
P. BLACHIER